

Versailleux ! Est-ce que ça ne s'appelle pas manger à deux râteliers, mon vieux Merlin ?

— Avec toi qui est intelligent, je ne fais aucune difficulté pour en convenir, mon vieux Duplat. . . .

— Je pourrais te dénoncer au Comité central et te faire fusiller, sais-tu ? . . .

— Très bien, mais avant de me dénoncer tu aurais reçu un bon coup de couteau entre les côtes. . . . D'ailleurs, une dénonciation ne te rapporterait rien, donc, pas de danger ! . . .

— Ce que j'en disais, c'était pour rire. . . . Tu as confiance en moi, tu me le prouves et je le mérite ! Je te prouverai, moi, que je suis un vrai zig et que nous pouvons nous entendre. . . .

— J'en étais sûr d'avance, te sachant au-dessus des préjugés vulgaires. . . .

— Les préjugés ? appuya Servais Duplat, quand il y a de la braise à toucher, n'en faut pas ! . . . Asseyons-nous dessus ! . . .

— Sans compter, reprit Merlin, qu'il faut songer aux justes représailles que les Versaillais, une fois maîtres de Paris, exerceront contre tous ceux qui auront pris un fusil ou un sabre pour servir la Commune. . . . et, naturellement, surtout contre les chefs. . . .

Le capitaine de fédérés, songeant à ses galons dont il était si fier un quart d'heure auparavant, frissonna de la tête aux pieds.

— Ah ! oui, les représailles. . . balbutia-t-il, et tu as pris tes précautions, toi, pas bête. . . . Ah ! tu peux te vanter d'être un malin !

— Je n'en suis pas plus fier.

— Vaut mieux tirer son épingle du jeu et s'en faire des recettes.

— Dam, c'est logique.

— Et tu as pensé à moi pour me sortir du pétrin et m'offrir un joli petit sort. . . . C'est gentil. . . . Eh bien ! causons. . . . Qui vois-tu à Versailles ?

— Le général Valentin.

— Le chef de la sûreté politique ?

— Oui. C'est à lui que je remets mes rapports sur tout ce qui se passe à Paris.

— Et c'est lui qui t'a promis trente mille francs ?

— C'est lui.

— Pour les gagner il faut livrer une porte ?

— Oui.

— Quand ?

— À un moment que je t'indiquerai. . . .

— Bon ; mais comment s'y prendre ?

— Rien de plus facile.

— Tu trouves ça, toi ! . . .

— Tu vas voir que j'ai raison. . . . Il n'y a qu'un moyen, mais il est simple. . . .

— Tous les combien es-tu de garde aux portes avec ta compagnie ?

— Tous les cinq jours.

— Quelles sont les portes où tu peux être envoyé ?

— La porte de Romainville, autrement dite des Lilas, la porte de Pantin, celle de Chaumont et celle des Prés-Saint-Gervais. . . .

— Es-tu sûr des hommes de ta compagnie ? . . .

— Oui. . . . Des idiots. . . . Ils feront tout ce que je voudrai, sans comprendre. . . .

— Parfait ! Nous nous occuperons de ces paroissiens-là plus tard, quand le moment en sera venu. . . . Si le jour où j'aurai besoin de toi tu ne devais point être de garde, ne pourrais-tu pas faire avancer ton tour ?

— Parfaitement.

— Et te serait-il possible aussi de choisir le poste ?

— Oui, en m'entendant à ce sujet avec un collègue. . . .

— Alors, c'est la porte des Prés-Saint-Gervais qu'il faudrait choisir. . . .

— On s'y conformera. . . .

— Quand la poire sera mûre et bonne à cueillir, je te ferai signe. D'ici là arrange-toi pour te procurer des vêtements civils, car il faudra brûler ton uniforme et jeter ton sabre dans la rivière.

— On préparera ce qu'il faudra. . . . Sois paisible. . . . Mais la question intéressante : Quand palpera-t-on la monnaie ?

— Le lendemain de l'entrée des troupes par la porte des Prés-Saint-Gervais, tu toucheras ta part.

— Le lendemain seulement ! Ah ! diable ! Mais, si après le coup fait, on ne nous payait pas ?

— On nous payera, j'en réponds. . . .

Servais Duplat recommençait à se gratter l'oreille.

— Tu en réponds ! tu en réponds ! fit-il. C'est parfait ! . . . Seulement qu'est-ce qui répond de ta garantie ? Si le gouvernement de Versailles refusait de casquer, nous aurions travaillé pour le roi de Prusse ! Ça ne serait pas à faire ! Moi je voudrais bien donner d'avance un coup de dent ou deux dans la galette. . . . la belle galette. . . .

— Un acompte, alors ?

— Un petit acompte, oui.

— C'est impossible, tu devrais le comprendre.

— On n'a donc pas plus que ça confiance en toi !

— On a confiance, mais tu pourrais ne pas réussir, ou manquer de cœur au dernier moment, et dans ce cas l'argent donné serait perdu.

— Tant pis pour les Versaillais ! Moi je refuse d'aller de l'avant et de risquer ma peau si on ne me donne pas des arrhes. . . .

— C'est ton dernier mot ?

— Oui.

— Quelle somme demanderais-tu ?

— Oh ! je ne serai pas exigeant. . . . Pourvu qu'avant de palper le magot définitif j'aie de quoi me payer quelques *frichtis* ça me suffira. . . .

— Eh bien ! c'est moi qui sortirai ces arrhes de ma poche pour te les donner. . . .

— T'es donc un fort capitaliste, toi ?

— Pas encore, mais j'espère le devenir . . . répondit Merlin en fermant son couteau et en le remettant dans la poche d'où il tira son porte-monnaie.

— Puis il ajouta :

— Ça doit te prouver que je ne doute pas du paiement de la somme promise en cas de réussite, puisque je risque mes quatre sous.

— Oh ! je ne doute pas, mais je croirai encore mieux quand je tiendrai. . . . Combien vas-tu m'abouler ?

— Un joli *falfiot* de mille. . . .

— Ce n'est guère.

— Je n'ai que ça sur moi avec deux ou trois jaunets.

— Vas-y alors !

— J'ai ta parole ?

— Parole d'honnête homme ! . . .

Merlin fit une grimace fort laide, que l'obscurité empêcha de voir, mais il se contenta de répondre :

— Suffit ! J'y compte. . . .

Puis il ouvrit son porte-monnaie, en tira un papier plié en huit qu'il glissa dans la main du capitaine.

— Voici les mille francs, dit-il.

Duplat saisit avidement le papier, le déplia et en froissa voluptueusement entre ses doigts le tissu soyeux.

— Ce n'est pas un billet de la *Banque de Sainte-Furce* ? demanda-t-il en riant.

— Je t'en souhaite beaucoup de pareils ! Empoche-le, et tais ton bec !

— Merci. Allons-nous, maintenant, prendre un verre ?

— Aussitôt que je t'aurai dit un dernier mot. . . .

— Alors, dépêche-toi, car il fait frisquet ici.

— Nous voilà tous deux enrôlés au service du gouvernement de Versailles.

— Convenu, entendu et, s'il paye bien, je lui en donnerai pour son argent.

— Tu devras faire comme moi, montrer un grand dévouement au Comité central pour obtenir sa confiance et en abuser. . . .

— Sois paisible ! Je leur ferai voir le tour aussi bien que toi !

— Et retiens bien ceci : Laisse les curés tranquilles et prends leur défense au besoin, si tu en trouves l'occasion, et si tu peux le faire sans te compromettre. . . .

Ces mots évoquèrent dans la mémoire de l'ex-fourrier la figure du vicaire de Saint-Ambroise.

Mais sa fureur était passée.

— Laisser tranquilles ces calotins, ça sera dur ! murmura-t-il d'un ton de mauvaise humeur. Mais enfin, puisque c'est la consigne, on s'y conformera ! . . . T'as fini ?

— J'ai fini.

— Alors décanillons, je claque de froid !

Les deux hommes regagnèrent l'escalier des caves.

Quelques instants plus tard, ils étaient attablés dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, faisant un repas copieux, arrosé de bouteilles poudreuses, que le capitaine de fédérés vida, sans se faire prier, à la santé du gouvernement de Versailles.

* * *

Si l'artillerie allemande avait souvent pointé en toute connaissance de cause ses canons sur nos hôpitaux ; si ses obus avaient lâchement incendié nos services d'ambulance que protégeait cependant le drapeau blanc à croix rouge de la Convention de Genève, un homme, désavouant ces actes de sauvagerie, avait fait plus d'une fois tout ce qui dépendait de lui pour les empêcher.

Cet homme, nous le connaissons.

Il se nommait le docteur Blasius Wolff, chirurgien-major, médecin en chef de l'un des corps de l'armée prussienne.

Il déplorait la guerre et cherchait à en atténuer les cruautés.

A suivre